

D

1986
36

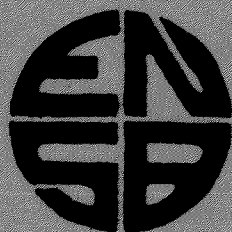
RIEUR DE BIBLIOTHECAIRE

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

CORPS ET LECTURE
CHEZ ROLAND BARTHES

ANNEE : 1985-1986

22^{ème} PROMOTION

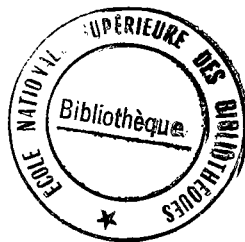


ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

CORPS ET LECTURE
CHEZ ROLAND BARTHES



Mémoire présenté par
Claude TASSERIT

Sous la direction de
M. Michel BOULANGER

1986
36

22ème Promotion

1986

Dans le texte, seul parle le lecteur.

R.B.

I

LE LIEU DE LA LECTURE

1. LA MORT DE L'AUTEUR

Cet exergue (1) pour dire d'emblée qu'il aura fallu que meure l'Auteur pour que naisse le lecteur. Impossible en effet de faire de la lecture un acte plein sans que soit tombée l'Autorité qui prétendait la régir. Rien là de bien nouveau puisque Valéry déjà réagissait contre la tentation de faire du signataire de l'oeuvre le détenteur unique du sens : "L'oeuvre dure en tant qu'elle est capable de paraître tout autre que son auteur l'avait faite" (2) . Or si celui-ci n'est plus un propriétaire et si le texte ne demeure plus un objet figé, c'est la lecture elle-même qui devient la seule et véritable scène, l'espace où se déploient les signifiés multiples et qui se perdent à l'infini : "celui qui agit le texte, c'est le lecteur ; et ce lecteur est pluriel (...) ; pour un texte il y a une multitude de lecteurs : non pas seulement des individus différents, mais aussi dans chaque corps des rythmes différents d'intelligence, selon le jour, selon la page" (3) .

Ce renversement est celui de notre modernité (depuis Mallarmé). Car pendant des siècles ont perduré le mythe de l'auctor (seul à pouvoir ajouter) et ce

qui en est le corollaire : le sens éternel (4), réduisant le lecteur à n'être qu'un héritier (5) . Ce n'est donc pas un hasard si l'on a tant tardé à s'intéresser à ce dernier (encore ne l'a-t-on fait souvent que dans une perspective pédagogique), et si l'on commence seulement à saisir les enjeux multiples de cet acte en apparence banal : lire.

Barthes remarquait ainsi dans un article de 1975 : "Depuis cinq ans, le problème de la lecture vient au premier plan de la scène critique" (6) . Nous n'en donnerons pour preuve que les travaux de l'école de Constance et de ce que l'on a appelé l'esthétique de la réception, puisque cette perspective phénoménologique modifie la notion d'oeuvre même en la définissant, selon les mots de Wolfgang Iser dans L'acte de lecture, comme "la constitution du texte dans la conscience du lecteur" (7) .

C'est donc à un véritable déplacement de l'oeuvre que l'on assiste, à un changement radical des positions respectives de l'Auteur et du lecteur. L'acte de lire se trouve ainsi singulièrement grandi, au point de devenir le lieu même où tout se joue : "un texte, écrit Roland Barthes, est fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et qui entrent les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation ; mais il y a un lieu où cette multiplicité se rassemble, et ce lieu, ce n'est pas l'auteur, comme on l'a dit jusqu'à présent, c'est le lecteur" (8).

2. LA LECTURE COMME PRODUCTION

Précisons toutefois que ce qui meurt de cet Auteur c'est son Autorité : mais ce n'est que cette Autorité. Car nous verrons ultérieurement et par le biais de la théorie du Texte (9) , qu'auteur et lecteur se trouvent réunis dans une même pratique signifiante, hors de toute instance précisément et dans une véritable "co-existence" (10) . Il y a en effet chez Barthes un "retour amical de l'auteur" (11) , rendu possible par une notion qui conjoint l'un et l'autre partenaires dans le jeu infini du sens & le plaisir du texte.

Cette conjonction n'est évidemment pas réalisée dans n'importe quel type de lecture. Celle qui nous intéresse ici place le sujet lisant non dans la contemplation de ce qui s'est constitué avant lui mais bien dans la nécessité de conquérir le texte et de se l'approprier. A ce propos, dans un court texte intitulé Pour une théorie de la lecture et qui ne connut malheureusement pas de développement organisé, Barthes fait la distinction suivante : "il y a des lectures mortes (assujetties aux stéréotypes, aux répétitions mentales, aux mots d'ordre) et il y a des lectures vivantes (produisant un texte inté-

rieur, homogène à une écriture virtuelle du lecteur)" (12). A travers cette différenciation, c'est le statut de la littérature elle-même qui est posé. En effet, contrairement au texte informatif dont le référent demeure présent, une oeuvre littéraire, quand elle est lue, reste abstraite des conditions de son énonciation : elle n'a d'autre caution que son propre texte. Maurice Blanchot le souligne : "le livre qui a son origine dans l'art, n'a pas sa garantie dans le monde, et lorsqu'il est lu, il n'a encore jamais été lu, ne parvenant à sa présence d'oeuvre que dans l'espace ouvert par cette lecture unique, chaque fois la première et chaque fois la seule" (13) . C'est pourquoi la littérature condamne en quelque sorte son lecteur à une pratique active, toujours inaugurale. Le texte seul n'existe pas : le sens pour naître et s'ébrouer demande à chaque fois une conscience singulière. Redisons-le : à l'encontre de la communication habituelle qui se fonde sur une situation référentielle commune, l'oeuvre, elle, ne repose que sur l'absence ; elle ne peut pour se réaliser que demander au lecteur la production de sens qui seule comblera ce vide initial.

Sans doute, l'oeuvre est toujours structurée en vue de produire certains effets. Mais il y a toujours réfraction entre son code interne et la perception qu'on en a : c'est précisément dans cet espace vacant que s'instaure la lecture. Comme l'écrit Wolfgang Iser, "un texte littéraire formule des directives vérifiables sur le plan intersubjectif en vue de la constitution de son sens, mais celui-ci, en tant qu'il est un sens constitué, peut produire les émotions les plus diverses et susciter des jugements très différents" (14).

Cela seul suffirait à justifier la lecture plurielle élaborée par la critique moderne et mise en oeuvre par Barthes dans S/Z : texte important puisqu'il nous montre un lecteur (idéal il est vrai dans la mesure où à son tour il devient écrivain) en train d'élaborer son sens et, par l'exercice de la connotation, de le développer et de le ramifier. Cette connotation, rappelons-le, est le propre de toute lecture car elle est le propre de tout langage,

lequel rend impossible toute application mécanique d'un mot à une chose. Merleau-Ponty le précise : "Le langage signifie quand au lieu de copier la pensée, il se laisse défaire et refaire par elle" (15) .

On comprend mal dans cette perspective comment Maurice Blanchot, dans un autre passage de L'espace littéraire, en vient à affirmer que la lecture "ne fait rien, n'ajoute rien" et qu'elle n'est pas une "activité productrice" (16) . Cette position, si elle peut surprendre, n'en a pas moins sa cohérence en regard de l'écriture telle que Blanchot nous la présente : faire de celle-ci l'acte d'une solitude essentielle et le lieu d'une angoisse infinie amène bien évidemment à accorder à la lecture une "légèreté" qui témoigne, par antithèse, de cette vision tragique de la pratique littéraire. On est là aux antipodes de la conception ludique d'un Barthes (ou d'un Sollers) : celle de la signifiance (que nous évoquerons plus loin), laquelle met fin non pas à la différence entre écriture et lecture mais bien à leur opposition radicale, l'utopie de Barthes étant, nous le verrons, de rapprocher l'une et l'autre activités.

Quoi qu'il en soit, c'est singulièrement réduire l'acte de lire que d'en faire un pur acquiescement à l'oeuvre ; cet angélisme ne rend guère compte de ce qui se joue là et que nous tenterons d'approcher par la suite ; c'est supposer aussi que l'oeuvre ait un sens intangible et que le lecteur ait pour seule tâche de le retrouver. Or ce sens s'est perdu avec le corps qui en traçait les signes. Il incombe donc au lecteur de le créer : lire est bien une "activité productrice". Comme le souligne Jean-Marie Goulemot, lire, "ce n'est pas retrouver le sens voulu par un auteur, ce qui impliquerait que le plaisir du texte s'origine dans la coïncidence entre le sens voulu et le sens perçu, (...) c'est donc constituer et non pas reconstituer un sens" (17) . On est tout à fait là dans la perspective barthésienne : "lire, c'est lutter pour nommer" (18) .

NOTES DE LA PREMIERE PARTIE

REMARQUE LIMINAIRE : les titres sans nom d'auteur précisé sont de Barthes.
L'identification complète de chaque ouvrage se trouve dans notre bibliographie.

- (1) S/Z, p. 157.
- (2) Cité par Vincent Jouve dans La littérature selon Barthes, p. 75. Voir aussi Susan Sontag : L'écriture même : à propos de Barthes, p. 57.
- (3) Sollers écrivain, p. 75.
- (4) Cf. Critique et vérité, p. 76-77.
- (5) Cf. Le bruissement de la langue, p. 34.
- (6) Le grain de la voix, p. 189.
- (7) Wolfgang Iser : L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique, p. 49.
- (8) Le bruissement de la langue, p. 66. Cf. Julien Gracq dans En lisant, en écrivant, p. 111 : "Il y a certes autant de lectures d'un texte que de lecteurs, mais pour chaque lecteur - lorsqu'il ne s'institue pas promoteur artificiel de lectures marginales - il y a un trajet à travers le livre et en fait il n'y en a qu'un."
- (9) Cf. l'article de Barthes dans l'Encyclopaedia Universalis : "Texte (théorie du)". Voir la troisième section de notre deuxième partie : "Plaisir et jouissance".
- (10) Sade, Fourier, Loyola, p. 12. Voir aussi Le plaisir du texte, p. 45-46.
- (11) Sade, Fourier, Loyola, p. 13.
- (12) Pour une théorie de la lecture, communication de Barthes au colloque international de Tours en 1972 : Lecture et pédagogie, p. 27. Jean Ricardou

distingue lui aussi une "lecture avortée" et une "lecture épanouie", in : Problèmes actuels de la lecture, p. 16 : "Les leçons de l'écrit".

(13) Maurice Blanchot : L'espace littéraire, p. 258. Cf. Barthes dans Critique et vérité, p. 55 : "Retirée de toute situation, l'oeuvre se donne par là même à explorer."

(14) Iser : L'acte de lecture, p. 57. Cf. Gracq : En lisant, en écrivant, p. 132 : "Quelle que soit la précision explicite du texte - et au besoin même contre elle s'il lui en prend fantaisie - c'est le lecteur qui décidera (par exemple) du jeu des personnages et de leur apparence physique."

(15) Cité par Iser : L'acte de lecture, p. 298-299. Voir aussi Guy de Mallac et Margaret Eberbach : Barthes, p. 110 : "Pluriel et connotation".

(16) Maurice Blanchot : L'espace littéraire, p. 257.

(17) Jean-Marie Goulemot : "De la lecture comme production de sens", in : Pratiques de la lecture, p. 91.

(18) S/Z, p. 98.

II

LA PLACE DU CORPS

1. APPROCHE DE LA NOTION

Or cet acte de nomination représente pour le lecteur un véritable investissement. Impossible en effet pour lui de produire sans s'impliquer dans ce qu'il produit : au point de devenir lui-même l'enjeu de sa lecture.

Poursuivons dans cette optique l'article de Goulemot : "lire, c'est se lire et se donner à lire (...), donner un sens, c'est se parler dans ce qui, peut-être, ne parvient pas à se dire ailleurs et plus clairement. Ce serait donc permettre une émergence de l'enfoui" (1) . Le point de vue est psychanalytique et sera aussi le nôtre : cela pour dire la façon dont nous entendons le corps (en écartant les autres approches qu'on en peut faire et notamment la psycho-physiologie de la lecture). Barthes lui-même nous invite à cette perspective : "lire, c'est faire travailler notre corps (on sait depuis la psychanalyse que le corps excède de beaucoup notre mémoire et notre conscience) à l'appel des signes du texte, de tous les langages qui le traversent et forment comme la profondeur moirée des phrases" (2) .

Reste à savoir comment se traduit cet "appel des signes". On le comprend

mieux nous semble-t-il, si l'on fait de la compréhension non pas un acte plat mais un processus d'appréhensions diverses. Paul Ricoeur fait ainsi une distinction entre "le seuil du sens qui est ce qu'on vient de dire, et celui de la signification qui est le moment de la reprise du sens par le lecteur, de son effectuation dans l'existence" (3) . Précision capitale puisqu'elle introduit à l'être même du lecteur. Et à présent que l'on distingue le sens (de l'ordre de la pratique intersubjective) et la signification (résultat de mouvements - conscients ou non - appartenant au seul sujet lisant), on saisit mieux encore l'affirmation de Blanchot rapportée plus haut selon laquelle la lecture est "chaque fois la première et chaque fois la seule" (4) .

De plus, cette différenciation de Ricoeur nous paraît devoir être rapprochée de celle que Barthes établit entre la communication et la signification, la première relevant de l'information simple et la seconde du symbolique (5). Si la terminologie diffère quelque peu, il est remarquable qu'il s'agisse dans les deux cas de faire apparaître une lecture plus profonde (celle qui précisément nous occupe).

Barthes affirme quant à lui : "le symbolique prévaut certainement sur les codes mineurs, il opère la structuration du texte" (6) . L'activité symbolique en effet appartient en propre au lecteur : elle met en oeuvre la connotation et fait de toute lecture un acte imprévisible.

Or, pour Barthes (et telle est l'équation qu'il nous faut établir), "c'est le corps lui-même qui met en avant le symbole" (7) . Donc, c'est le corps (nous le préciserons bientôt) qui constitue la signification et peut seul accorder à la lecture sa dimension achevée et toujours singulière : "Le corps, c'est la différence irréductible, et c'est en même temps le principe de toute structuration" (8) .

2. LE CLIVAGE DU SUJET

Pourtant, s'il constitue le texte, le lecteur est aussi constitué par lui. Le premier contact est en fait de l'ordre de la contrainte : accepter un jeu dont on n'a pas soi-même élaboré les règles (un imaginaire est là qui n'est pas le nôtre) ; être face à un objet qu'on n'a pas soi-même réalisé et que pourtant il faut construire (pour que la lecture soit effective). L'acte de lire est donc une confrontation et relève de cette double instance : le code de l'oeuvre et celui qu'on s'invente.

Mêlé à un monde qui n'est pas le sien (on aura compris que nous nous occupons ici du seul texte de fiction), le lecteur doit en partie l'assimiler et en partie le repousser. Un rapport de forces s'instaure qui fait de la lecture le lieu de tiraillements multiples. Julia Kristeva affirme par exemple : "Lire dénote une participation agressive, une active appropriation de l'autre" (9) . De cette confrontation le lecteur ne sort pas indemne (au moins inconsciemment) : partagé entre ces instances opposées, dispersé, fragmenté, il ressemble effectivement beaucoup à l'image que la

psychanalyse donne du sujet.

Ainsi, en construisant le texte et en étant en même temps structuré par lui, le lecteur se fait et se défait à la fois. Il "met lui-même en branle, comme l'écrit Wolfgang Iser, une dialectique de formation et de destruction de l'illusion" (10) . Il reste pris pouvons-nous dire aussi, dans le double mouvement de l'empathie et de la distanciation. Croire ou ne pas croire : telle est la question de la fiction.

Par là on met non seulement en valeur une des modalités fondamentales de la lecture, mais on revient encore, et surtout, à l'être même du lecteur. Cette oscillation nous montre une fois de plus que le sujet n'est pas réductible à sa propre conscience et que le texte (par la production symbolique qu'il engendre) l'incite à se détacher d'une partie de lui-même au cours des représentations que la lecture demande pour se réaliser. Comme le dit encore Iser : "grâce à la formulation du non-formulé, il nous est possible de nous formuler nous-mêmes et de découvrir ce qui, jusque là, semblait soustrait à notre conscience" (11) . Jean-Marie Goulemot d'ailleurs ne disait pas autre chose en évoquant "l'émergence de l'enfoui" (12) .

Ajoutons quant à nous que la situation du lecteur change avec la nature du texte qu'il doit affronter. Plus celui-ci appelle la participation (par sa difficulté ou plus simplement par les horizons qu'il découvre), et plus le lecteur s'investit dans son acte, facilitant par là le retour de ce qu'il se tait lui-même et qui le plus souvent n'apparaît que dans le rêve : le principe de plaisir (opposé, rappelons-le, au principe de réalité). Et ce territoire toujours neuf quand il est mis à nu, ignoré de la conscience du sujet lisant, par instant pénétré et par instant refoulé (comme quoi la lecture est bel et bien une forme de psychanalyse), ce territoire, c'est le corps (assimilé à l'inconscient) (13) .

Tout cela posé, il nous est possible à présent de poursuivre l'article

de Barthes cité précédemment et intitulé Pour une théorie de la lecture :
 "Or, cette lecture vivante, au cours de laquelle le sujet croit émotivement (c'est nous qui soulignons) à ce qu'il lit tout en sachant l'irréalité, est une lecture clivée ; elle implique toujours à mon sens, le clivage du sujet, dont a parlé Freud ; elle est fondée sur une tout autre logique que celle du Cogito" (14) .

A cet égard, nous rappellerons d'abord la définition que Laplanche et Pontalis donnent du clivage du moi, à savoir "la coexistence, au sein du moi, de deux attitudes psychiques à l'endroit de la réalité extérieure en tant que celle-ci vient contrarier une exigence pulsionnelle : l'une tient compte de la réalité, l'autre dénie la réalité en cause et met à sa place une production du désir" (15) . On retrouve là l'opposition corps/conscience mais enrichie cette fois de l'instance qui la gouverne : le désir (nous en reparlerons).

Dans ces conditions, nous remplacerions volontiers le terme d'"illusion" qu'emploie Iser, par celui de fantasme qui nous paraît correspondre mieux à l'opération de transfert réalisée au cours de la lecture : mais nous y reviendrons. Disons simplement dès maintenant que cette notion de clivage (corps/conscience, ou autrement : principe de plaisir/principe de réalité) éclaire certaines des déclarations de Barthes qui peuvent peut-être à première vue paraître sibyllines (parce qu'elles se réfèrent précisément à une "tout autre logique que celle du Cogito") (16) . Ainsi : "le plaisir du texte, c'est ce moment où mon corps va suivre ses propres idées - car mon corps n'a pas les mêmes idées que moi" (17) .

3. PLAISIR ET JOUISSANCE

Maintenant que nous avons précisé le corps, il nous faut introduire un concept nouveau qui nous permette d'affiner la différenciation établie plus haut entre communication et signification. Car cette dernière notion n'épuise nullement la multiplicité du sens. Barthes emprunte alors à Kristeva le terme de signifiance, en lui assurant une connotation délibérément sensualiste. (C'est un trait remarquable de l'oeuvre de Barthes - et nous y reviendrons - que cette orientation sans cesse grandissante vers un sensualisme qui d'ailleurs finira par se trouver à contre-courant des autres recherches d'avant-garde). On lit ainsi dans Le plaisir du texte : "Qu'est-ce que la signifiance ? - C'est le sens en ce qu'il est produit sensuellement" (18) .

Mais il faut dire pourquoi. La théorie du Texte et l'article du même nom que Barthes écrit pour l'Encyclopaedia Universalis précisent cette terminologie : "La signifiance est un procès, au cours duquel le "sujet" du texte, échappant à la logique de l'ego-cogito et s'engageant dans d'autres

logiques (celle du signifiant et celle de la contradiction) se débat avec le sens et se déconstruit ("se perd") ; (...) d'où son identification à la jouissance ; c'est par le concept de signifiance que le texte devient érotique" (19) .

Expliquons d'abord l'érotisme du Texte. Si l'on admet que s'adonner au signifiant équivaut (en écartant le couperet du signifié : c'est-à-dire un sens dernier qui imposerait sa loi) à laisser s'exprimer en nous toute pulsion désirante, on met en valeur le principe de plaisir et pose du même coup une relation entre le corps et le Texte (celui-ci non comme dépositaire du sens mais source inépuisable du Jeu). D'où la volonté chez Barthes de "dériver" (ce qui, nous l'avons vu, est le propre de toute connotation) et de "déporter le signifié" (20) . Donc volonté de faire de la lecture une pratique continûment signifiance et par là même, nous le verrons, de l'assimiler à l'écriture.

Quant à la jouissance, elle est le mode de la dépense et de l'évanouissement du sujet (21) : celui-ci (avons-nous déjà dit) défait, fragmenté, dispersé dans cette pratique du Texte et par l'investissement qu'il nécessite. (La majuscule à "Texte" pour le relier au processus de signifiance tel qu'il a été défini et l'opposer à la notion d'oeuvre en tant qu'achèvement : d'où, une fois encore, la ressemblance entre ce type de lecture-jouissance, éminemment productrice, et l'engagement total que demande l'écriture quand elle ne s'est pas encore constituée en oeuvre). Pour comprendre mieux la jouissance, il faut en fait l'opposer au plaisir : "Texte de plaisir : celui qui contente, emplit, donne de l'euphorie ; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à une pratique confortable de la lecture. Texte de jouissance : celui qui met en état de perte, celui qui déconforte (peut-être jusqu'à un certain ennui), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques, du lecteur, la consis-

tance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage" (22) .

On voit ainsi que le plaisir (employé parfois par Barthes au sens générique et englobant de ce fait la jouissance alors qu'ici il s'efforce au contraire de les différencier...) renvoie non seulement à l'hédonisme mais encore au même clivage dont nous avons parlé plus haut : sa valeur est diacritique et permet de faire apparaître deux modalités de lecture.

C'est dans ce contexte en effet qu'il faut replacer la distinction opérée dans S/Z entre texte lisible et texte scriptible, laquelle est une variante en définitive de celle établie entre lecture morte et lecture vivante. Le lisible est, comme le plaisir, de l'ordre de la consommation culturelle. Le scriptible au contraire est susceptible d'être à nouveau écrit par le lecteur : il s'apparente à la jouissance et relève donc de la signifiance (c'est-à-dire d'un processus érotique, au sens où nous l'avons défini).

Cette distinction peut paraître abstraite mais prend tout son sens rapportée à un certain type de littérature. Par opposition au texte classique essentiellement perçu comme lisible, le texte moderne, lui, se révèle être parfois résolument scriptible. Il s'agit là d'un point de vue intéressant puisqu'il permet d'envisager la notion d'illisibilité (souvent évoquée par la critique à l'encontre des textes d'avant-garde) non comme un obstacle (quand la perspective est justement celle du lisible), mais comme une impulsion (si l'angle de vue est celui du scriptible). L'illisibilité est donc pleinement du côté de la jouissance et de la rupture qui caractérise celle-ci. Car qu'est-ce que l'illisible ? - C'est le signifié qui constamment se dérobe en ne laissant devant nos yeux qu'un signifiant offert à tous les jeux du sens : c'est un appel au lecteur pour qu'à son tour il s'empare du mot et lui assigne une valeur qui pleine-

ment lui appartienne. (Les textes rassemblés dans Sollers écrivain sont ainsi une invite à la "lecture de désir") (23) . Le texte scriptible appelle donc bel et bien une pratique analogue à celle de l'écriture, et par là se relie aussi à une revendication idéologique plus générale : "Pourquoi le scriptible est-il notre valeur ? Parce que l'enjeu du travail littéraire (de la littérature comme travail), c'est de faire du lecteur, non plus un consommateur, mais un producteur du texte" (24) .

NOTES DE LA DEUXIEME PARTIE

- (1) Jean-Marie Goulemot : "De la lecture comme production de sens", in : Pratiques de la lecture, p. 96. Voir aussi J. Le Galliot : Psychanalyse et langages littéraires : théorie et pratique, p. 131 : "Psychanalyse de la lecture".
- (2) Le bruissement de la langue, p. 35. On pourra lire aussi un texte inédit de Barthes et intitulé "Encore le corps", paru dans un numéro spécial de Critique (août-septembre 1982, numéros 423-424), p. 654.
- (3) Cité par Iser : L'acte de lecture, p. 271.
- (4) Voir la page 7 de notre mémoire.
- (5) L'obvie et l'obtus, p. 43.
- (6) Le grain de la voix, p. 76.
- (7) Ibid, p. 76.
- (8) Roland Barthes par Roland Barthes, p. 178.
- (9) In : Psychanalyse et langages littéraires, p. 233.
- (10) Iser : L'acte de lecture, p. 231.
- (11) Ibid, p. 283.
- (12) Voir la page 12 de notre mémoire.
- (13) Cf. L'obvie et l'obtus, p. 273 : "'Ame", "sentiment", "coeur" sont les noms romantiques du corps".
- (14) Pour une théorie de la lecture, in Lecture et pédagogie, p. 27. Voir aussi Nouveaux essais critiques, in Le degré zéro de l'écriture, p. 166.
- (15) J. Laplanche et J.B. Pontalis : Vocabulaire de la psychanalyse (P.U.F., 1967) : in Jouve, La littérature selon Barthes, p. 95.
- (16) Définissons tout de même dès ici le fantasme, puisque nous l'avons fait apparaître dans notre texte, en citant à nouveau Laplanche et Pontalis :

"Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient." Citation extraite de leur Vocabulaire de la psychanalyse et figurant dans l'ouvrage de Raymond Jean : Lectures du désir, p. 13.

(17) Le plaisir du texte, p. 30.

(18) Ibid, p. 97. Cf. l'article de Françoise Gaillard dans L'Arc (n° 56), p. 24 : "Par une fétichisation du code, le plaisir du sens devient plaisir des sens (plaisir sensuel). Le texte prend corps, devient corps érotique. Ainsi se trouve dépassée la vieille opposition entre le sensible et l'intelligible : le procès de jouissance qui opère la transmutation de ces catégories montre que le rapport signifiant/signifié se joue désormais ailleurs que sur la scène saussurienne."

(19) Encyclopaedia Universalis : "Texte (théorie du)".

(20) Le plaisir du texte, p. 105.

(21) Voir Raymond Jean : Lectures du désir, p.15-19.

(22) Le plaisir du texte, p. 25-26. Cf. Le grain de la voix, p. 195.

(23) Sollers écrivain, p. 64.

(24) S/Z, p. 10. Sur le scriptible/lisible, voir J.B. Fages : Comprendre Roland Barthes, p. 161.

III

L'ESPACE DU DESIR

1. LECTURE ET ECRITURE

A plusieurs reprises au cours de notre travail nous avons dû anticiper le moment où nous évoquerions cette conjonction de l'écrivain et du lecteur : cela dit assez que la conception barthésienne empêche de les dissocier. Poser en effet l'acte de lire comme une production (à la différence , on l'a vu, d'un Blanchot), c'est indiquer déjà que la lecture est, virtuellement, une écriture. Et à nouveau nous allons solliciter le concept de signifiance car il permet de préciser ce qui rapproche l'une et l'autre pratiques : "Sans doute il y a des lectures qui ne sont que de simples consommations : celles précisément où la signifiance est censurée ; la pleine lecture au contraire est celle où le lecteur n'est rien moins que celui qui veut écrire, s'adonner à une pratique érotique du langage" (1) . (Nous avons plus haut précisé cet Eros).

La signifiance modifie par conséquent le statut même du texte en le fondant sur un tout autre rapport que celui défini par l'opposition consommation/production : "Si le texte est "objet", c'est dans un sens purement

psychanalytique : pris dans une dialectique du désir et pour être plus précis, de la perversion : il n'est "objet" que le temps de mettre en cause le "sujet" " (2) . (Rappelons que chez Freud la perversion désigne un désir gratuit, en marge de la Loi - de l'espèce ou sociale - , sans autre finalité que son propre assouvissement) (3) .

Le texte est donc le lieu de l'investissement du sujet : celui du lecteur - mais aussi du scripteur. Car ce dernier, comme le dit Barthes au cours d'un des "Dialogues de France-Culture" intitulé Où va la littérature ? , "inscrit son corps dans le texte et tente par là même de rejoindre celui du lecteur" (4) . On voit ainsi que le désir est le catalyseur qui définitivement conjoint écriture et lecture. L'érotique barthésienne conçoit le texte comme un espace de séduction (ce qu'est, il est vrai, la rhétorique elle-même) et le définit comme un entrelacs de pulsions désirantes sans cesse vivifié par la relation qu'entretiennent l'écrivain et son lecteur - une relation amoureuse : "Le texte que vous écrivez doit me donner la preuve qu'il me désire. Cette preuve existe : c'est l'écriture" (5) .

Il ne nous est pas permis dans ce court travail centré sur la lecture d'évoquer davantage l'écriture : disons simplement que l'une et l'autre naissent de l'absence. Or c'est précisément parce qu'il y a absence qu'il y a désir, et parce qu'il y a désir qu'il y a amour. Todorov a bien mis en valeur cette analogie profonde entre désir et langage : "Les paroles, écrit-il, impliquent l'absence des choses, de même que le désir implique l'absence de son objet" (6) .

Cette absence, nous l'avons par ailleurs soulignée en précisant plus haut la disjonction qui existe entre le moment où l'oeuvre se fait et celui où, abstraite des conditions de son énonciation, elle est lue : créant ainsi une béance que le lecteur doit combler. L'implication de celui-ci dans la production du sens ne repose en effet que sur ce vide

qui inaugure toute lecture (sans quoi celle-ci serait un acte simplement mécanique). Or, nous l'avons vu, il n'y a pas d'appropriation du texte sans investissement du sujet : donc pas de texte sans désir (7) .

Mais (pour nous occuper strictement du lecteur) il faut à présent être plus précis et poser cette question : comment le sujet lisant peut-il être pris du désir d'écrire ? Revenons donc sur la notion de fantasme précédemment annoncée et sur ce qui en est l'instrument : le transfert. Le premier marque en effet l'accomplissement d'un désir et le second indique la cristallisation sur tel objet (lequel peut être par exemple au cours de la lecture un personnage particulier). Or le transfert (apparenté ici au processus de l'identification) peut se porter sur l'auteur lui-même : ce qui précisément est le cas si le lecteur veut s'engager à son tour dans une activité d'écriture : "la lecture est conductrice du Désir d'écrire (...) ; ce n'est pas du tout que nous désirions écrire comme l'auteur dont la lecture nous plaît ; ce que nous désirons, c'est seulement le désir que le scripteur a eu d'écrire, ou encore : nous désirons le désir que l'auteur a eu du lecteur lorsqu'il écrivait, nous désirons le aimez-moi qui est dans toute écriture" (8) .

On goûtera comme on voudra cette affirmation tout entière tournée vers l'affect et qui, n'en doutons pas, agacera quiconque apprécie chez l'auteur du Système de la mode une tout autre rigueur. (Nous reviendrons sur les vicissitudes de la pensée théorique de Barthes). Quoi qu'il en soit, c'est sur cette confluence désirante entre écrivain et lecteur que se fonde l'utopie barthésienne : qui est de mettre fin à leur divorce.

Car à partir du moment où l'on fait du texte le lieu d'un échange fantasmatique où le lecteur produit du sens au même titre que l'auteur, on renonce à considérer la lecture comme un pur exercice mimétique. C'est ainsi que la théorie libératrice du signifiant (fondée sur la ruine du

sens en tant que propriété inaliénable de l'Auteur) appelle une pratique commune - laquelle par exemple existait au dix-septième siècle, où un même groupe social lisait et se donnait à lire (9) . Or la société bourgeoise, si elle a légitimement appris à lire, n'en a pas moins du même coup réduit le lecteur à n'être que l'écho de l'Auteur. L'Ecole a créé un clivage entre la production (on n'apprend rien de l'écriture en dehors de l'exercice codé de la dissertation) et la consommation (l'explication de texte s'attache essentiellement, selon la formule consacrée, à "retrouver ce que l'Auteur a voulu dire"). C'est pourquoi, affirme Barthes, "la distance qui sépare la lecture de l'écriture est historique" (10) .

L'utopie barthésienne se situe de ce fait dans un "espace où aucun langage n'a barre sur un autre" (11) . Et au cours de la même émission de France-Culture précédemment évoquée, Barthes en vient à définir la littérature selon lui idéale : fondée sur la "circulation de la jouissance d'écrire et de lire, en dehors de toute instance" et dans un réseau d'"amitiés" (au sens phalanstérien, c'est-à-dire indépendamment de l'élitisme social qui caractérisait la littérature classique) (12) .

Ainsi conjointes par le désir comme par l'utopie d'abolir ce qui les sépare, écriture et lecture demeurent confondues dans le même projet théorique et dans la même revendication : de sorte "qu'il ne sera jamais possible de libérer la lecture si, d'un même mouvement, nous ne libérons pas l'écriture" (13) .

2. UNE THEORIE ABSENTE

Mais cette conjonction entre écriture et lecture interdit du même coup à celle-ci d'être continûment appréciée pour elle-même : l'amalgame est là (si justifié soit-il) qui empêche toute appréhension singulière. La visée théorique existe en matière de lecture mais ne devient pas plus que ce qu'elle se contente d'énoncer : un texte bref en marge de la production connue et demeuré à l'état de projet (Pour une théorie de la lecture), une différenciation somme toute banale entre lecture vivante et lecture morte, une autre plus séduisante entre texte scriptible et texte lisible (dont il faudrait apprécier davantage le caractère réellement opératoire), un concept intéressant (la signifiante) mais emprunté à Kristeva, et enfin la notion de désir emportant toute chose dans ses ondulations imprévisibles : rien là qui puisse fonder une théorie véritable (14) .

Il faut donc essayer de comprendre pourquoi la lecture chez Barthes ne s'est jamais constituée en théorie (malgré les déclarations d'intention).

La raison tient pour une bonne part à la littérature elle-même ; et plus qu'à la littérature, aux rapports que Barthes entretient avec celle-ci. S'agit-il du mythe ou de la mode, il nous en propose une lecture qui, effectivement, se constitue en théorie : avec la littérature au contraire, le Sujet (et celui de Barthes en premier lieu) revient en force et entrave toute objectivation.

Ce retour affirmé du sujet est sans doute ce qui caractérise le mieux le deuxième versant de la production barthésienne : non qu'il ait jamais été absent, mais à partir de la préface à Sade, Fourier, Loyola - où apparaît pour la première fois la notion de plaisir du texte - il s'énonce comme tel, s'inscrit dans le discours théorique et l'infléchit (15) .

On a pu parler à ce propos d'un autre Barthes et l'opposer à celui du structuralisme : l'esthète aurait percé sous le savant (16) . Mais il n'y a pas de rupture et l'image de la spirale (si souvent revendiquée par Barthes lui-même) rend certainement plus compte du mouvement général de cette oeuvre : permanence et déplacement. Ainsi, certains se sont étonnés du sensualisme du "dernier Barthes" : or le corps est là dès le Degré zéro de l'écriture, et dès le Michelet, il devient proprement envahissant (17) . Ce qui a changé, c'est sa revendication ouverte, récurrente et multipliée. De même, on a pu dire qu'il y avait dans la dernière production de Barthes un abandon du souci théorique : or celui-ci existe toujours - mais il s'est transformé : il est devenu critique à l'égard de lui-même, éminemment prudent, attentif à cela même qui pourrait le subvertir et en premier lieu, précisément, au territoire impalpable et mouvant du sujet. (En somme, moins un souci théorique qu'une théorie soucieuse).

Et puis autre chose s'ajoute à cette inflexion délibérée et en est le corollaire : le poids de la pratique. Ainsi, Barthes précise à propos de

la théorie du Texte (si importante dans l'appréhension qu'il a de la lecture) qu'elle "ne peut coïncider qu'avec une pratique de l'écriture" (18) . (Par là on voit une fois encore le rapport de Barthes à la littérature).

Il y a donc chez Barthes un certain refus du métalangage, capital pour comprendre l'évolution de son oeuvre : ce n'est pas l'abdication de toute théorie, c'est la volonté de renoncer à l'ambition naïve d'objectiver à tout prix ce qui sans doute ne pourra jamais l'être tout à fait : la littérature (19) .

C'est dans ce contexte que s'inscrivent les vicissitudes de la théorie barthésienne en matière de lecture. Celle-ci, comme l'écriture (on a montré leur imbrication), quitte le champ strictement théorique pour être renvoyée à elle-même et à sa propre pratique : "je ne sais même pas s'il faut avoir une doctrine sur la lecture ; je ne sais pas si la lecture n'est pas, constitutivement, un champ pluriel de pratiques dispersées, d'effets irréductibles, et si, par conséquent, la lecture de la lecture, la Métalecture, n'est pas elle-même rien d'autre qu'un éclat d'idées, de craintes, de désirs, de jouissances, d'oppressions, dont il convient de parler au coup par coup ..." (20) .

On voit par là que le propos théorique de Barthes consiste en définitive à se nier lui-même : l'étude de la lecture se trouve réduite à l'état de fragmentation qui caractérise la lecture elle-même. Un discours qui par mimétisme se résorbe dans son objet ne peut en effet qu'affirmer sa propre absence : il n'y a donc pas chez Barthes (redisons-le) de théorie pleinement constituée de la lecture.

On est de ce fait tenté de se demander : que reste-t-il alors ? - Cet espace laissé vierge où s'investit le sujet et qui n'est rien moins que celui, démesuré, du désir. C'est en effet, on l'a vu, le propre du corps que d'excéder la structure (du Cogito) : d'où la place qu'il prend au point

de devenir concept. Ainsi (pour ne reprendre qu'un seul exemple), ce qui définit la jouissance par rapport au plaisir, c'est qu'elle échappe au métalangage : "la critique porte toujours sur des textes de plaisir, jamais sur des textes de jouissance" (21) . On retrouve là, appliqué à la lecture, le glissement que nous observions un peu plus haut : la volonté de limiter le champ théorique et de ne pas le transformer en puissance légiférante. (C'est toute la portée de la leçon inaugurale au Collège de France que d'affirmer une méfiance sans bornes à l'égard du pouvoir : y compris celui de sa propre langue).

Cette attention renouvelée à ce qui échappe à la démarche herméneutique et le souci grandissant d'accorder à la terra incognita de tout sujet une place sans cesse accrue, voilà qui précisément explique l'inexistence d'une théorie trop bien établie : "car le désir est plus fort que son interprétation" (22) .

C'est pourquoi la notion de signifiance prend dans ce contexte une telle importance. En fondant écriture et lecture sur le corps, elle les inscrit hors de tout dogme ; elle ne reconnaît pour les animer l'une et l'autre (l'une par l'autre) qu'une constante et ondoyante "métonymie du désir" (23) .

De plus (il faut redire cette conséquence première) poser le signifiant et le plaisir (et a fortiori la jouissance) comme la seule Valeur (et donc en même temps que le "sens" congédier le "contresens"), c'est affirmer que TOUTE LECTURE EST JUSTIFIEE. Ou, pour l'exprimer autrement, et magnifier cette ouverture, c'est dire encore que la relecture ne se fait pas pour épuiser le sens mais au contraire le déployer davantage et avec lui le plaisir.

On ne saurait donc passer sous silence le caractère éminemment subversif de cette conception qui, on le voit bien, déborde le territoire de la

littérature pour dénoncer ce qui, d'une manière générale, contribue dans la société à la "forclusion du plaisir" (quel qu'il soit) : et en premier lieu le discours dogmatique (24) . Raison ultime pour comprendre que dans cette perspective une théorie de la lecture ne puisse être qu'absente et que la seule instance reconnue (car irréductible) soit celle du lecteur et de son désir.

NOTES DE LA TROISIEME PARTIE

- (1) Encyclopaedia Universalis : "Texte (théorie du)".
- (2) Le grain de la voix, p. 166 ; voir aussi p. 227 : "L'écriture et la lecture". Cf. Critique et vérité, p. 79 : "lire, écrire : d'un désir à l'autre va toute littérature".
- (3) Cf. Le bruissement de la langue, p. 286. Voici en outre la suite et la fin du texte de Barthes que nous citons à notre page 16 et intitulé Pour une théorie de la lecture : "et si l'on se rappelle que pour Freud le clivage du moi se lie fatalement aux différentes formes de la perversion, il faudra bien accepter de dire que la lecture vivante est une activité perverse et que la lecture est toujours immorale."
- (4) Dialogues de France-Culture, émission du 13 mars 1973 : Où va la littérature ? (cassette de Radio-France). Cf. Essais critiques, p. 14 : "écrire est un mode de l'Eros." Cf. Roland Barthes par Roland Barthes, p. 83 : "l'écriture passe par le corps" et un peu plus loin cette précision : "l'opinion publique a une conception réduite du corps : c'est toujours, semble-t-il, ce qui s'oppose à l'âme : toute extension un peu métonymique du corps est tabou."
- (5) Le plaisir du texte, p. 13. Cf. Le bruissement de la langue, p. 391 : "Une idée saugrenue me vient (saugrenue à force d'humanisme) : "On ne dira jamais assez quel amour (pour l'autre, le lecteur) il y a dans le travail de la phrase." ". On pourra lire aussi le bel article que Michel de Certeau consacre aux textes mystiques, cette "littérature du désir exacerbé par la quête de l'Autre", et intitulé "La lecture absolue (théorie et pratique des mystiques chrétiens : XVI-XVII^e siècles)": in Problèmes actuels de la lecture. Sans aller jusqu'à cette relation entre écrivain et lecteur,

Julien Gracq place néanmoins la littérature sous le signe essentiel du "plaisir" et demande à la critique d'en rendre compte : "Ce que j'attends seulement de votre entretien critique, c'est l'inflexion de voix juste qui me fera sentir que vous êtes amoureux, et amoureux de la même manière que moi" (En lisant, en écrivant, p. 178) .

(6) Cité par Raymond Jean dans Lectures du désir, p. 8.

(7) Cf. J. Le Galliot : Psychanalyse et langages littéraires, p. 58 :

"Au schéma de la communication linguistique plate et univoque, la psychanalyse substitue un modèle plus raffiné qui postule que tout acte de langage implique un sujet qui n'est pas seulement parlant, mais aussi désirant."

(8) Le bruissement de la langue, p. 44-45.

(9) Rien d'étonnant à cela puisqu'au dix-septième siècle 1% seulement de la population était concerné par la littérature... Voir aussi Le grain de la voix, p. 106.

(10) Le bruissement de la langue, p. 75.

(11) Ibid., p. 77.

(12) Dialogues de France-Culture, émission du 13 mars 1973 : Où va la littérature ? (cassette de Radio-France).

(13) Le bruissement de la langue, p. 45. Voir aussi Le grain de la voix, p. 180 : "Or j'ai la conviction qu'une théorie de la lecture (cette lecture qui a toujours été le parent pauvre de la création littéraire) est absolument tributaire d'une théorie de l'écriture : lire, c'est retrouver - au niveau du corps, et non à celui de la conscience - comment ça a été écrit : c'est se mettre dans la production, non dans le produit".

(14) Voir l'ouvrage de Philippe Roger : Roland Barthes, roman, p. 123-127.

(15) Sade, Fourier, Loyola , p. 14 : "Le plaisir d'une lecture garantit sa vérité." Voir aussi les pages 12 et 13.

(16) C'est l'avis de Susan Sontag dans son ouvrage : "L'écriture même : à propos de Barthes" (voir notamment les pages 45-55).

(17) Voyez par exemple dans Le degré zéro de l'écriture, p. 13, la définition du style : "son secret est un souvenir enfermé dans le corps de l'écrivain".

Ajoutons ici qu'il aurait fallu, dans le cadre d'un travail moins restreint, s'intéresser non seulement à la lecture telle que Barthes nous la propose d'une manière générale, mais aussi à celle qu'il mène lui-même dans le vif de son activité critique - lecture qui bien sûr le révèle, lui, dans son propre corps de lecteur.

Ainsi, par exemple, l'étude sur Dominique de Fromentin (Nouveaux Essais critiques, in Le degré zéro de l'écriture, p. 156).

Nous choisissons à dessein l'analyse de ce roman car celui-ci nous est d'abord présenté comme sans corps et sans saveur. Puis, peu à peu, nous voyons Barthes tâcher de débusquer ce corps par un retournement du texte (donc un pur acte de lecture) et ainsi métamorphoser une oeuvre en apparence éthérée.

Cela pour dire que c'est le corps du lecteur lui-même qui se cherche là, repérant les "interstices" du texte, s'y coulant et s'animant de la "chaleur" atteinte (voir la page 169).

(18) Le bruissement de la langue, p. 77.

(19) Voir à ce propos la précision de Barthes au colloque de Cerisy qui lui est consacré (in Prétexte : Roland Barthes, p. 414) : "Dans Critique et vérité, j'avais mis par exemple cette phrase qui est toujours passée inaperçue et qui est capitale dans mon esprit : "la science de la littérature, si elle existe un jour"... Suivait une grande description positive de la science de la littérature, mais ce qui était important c'était : "si elle existe un jour" ; ça voulait dire : elle n'existera jamais."

(20) Le bruissement de la langue, p. 37.

(21) Le plaisir du texte, p. 37.

(22) Leçon, p. 29.

(23) Le bruissement de la langue, p. 263.

(24) Le plaisir du texte, p. 75. A relier à la fin de la Leçon (p. 46) : "Sapientia : nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse, et le plus de saveur possible." Voir aussi Le grain de la voix, p. 153 : "En essayant d'amener au jour une réflexion sur l'érotisme de la lecture, je ne fais que contrer le discours dogmatique." C'est ce que dit encore Françoise Gaillard dans son article intitulé "Roland Barthes "sémioclaste" ?" (in L'Arc, n°56, p. 24) : "Erotiser la pratique, c'est sans aucun doute l'arracher à tous les engluements du dogmatisme critique, c'est déplacer la répétition théologique de tous les terrorismes vers une dynamique libidinale."

BIBLIOGRAPHIE

Pour une bibliographie exhaustive sur Roland Barthes et contenant, en plus des livres et articles, des entretiens, des cours et des interventions diverses, on se reportera au numéro spécial que lui consacre la revue Communications, n° 36, 1982, p. 131-173.

Quant à nous, nous mentionnerons d'abord la production de Barthes, puis les études qui lui ont été consacrées, et enfin celles qui portent sur la lecture en général, nous limitant à chaque fois aux textes que notre travail nous a fait connaître.

I

DE ROLAND BARTHES

A. OUVRAGES

Le degré zéro de l'écriture. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1953. Coll. Pierres vives. Nouv. éd. avec Nouveaux Essais critiques. Paris : Le Seuil, 1972. Coll. Points.

Michelet. Paris : Le Seuil, 1954. Coll. Ecrivains de toujours.

Mythologies. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1957. Coll. Pierres vives. Nouv. éd. Paris : Le Seuil, 1970. Coll. Points.

Sur Racine. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1963. Coll. Pierres vives. Nouv. éd. Paris : Le Seuil, 1979. Coll. Points.

Essais critiques. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1964. Coll. Tel Quel. Nouv. éd. Paris : Le Seuil, 1981. Coll. Points.

Eléments de sémiologie. Paris : Denoël-Gonthier, 1965. Coll. Médiations.

Critique et vérité. Paris : Le Seuil, 1966. Coll. Tel Quel.

Système de la mode. Paris : Le Seuil, 1967.

S/Z. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1970. Coll. Tel Quel. Nouv. éd. Paris : Le Seuil, 1976. Coll. Points.

L'Empire des signes. 1ère éd. Genève : Skira, 1970. Coll. Les sentiers de la création. Nouv. éd. Paris : Flammarion, 1980. Coll. Champs.

Sade, Fourier, Loyola. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1971. Coll. Tel Quel. Nouv. éd. Paris : Le Seuil, 1980. Coll. Points.

Le plaisir du texte. 1ère éd. Paris : Le Seuil, 1973. Coll. Tel Quel.

Nouv. éd. Paris : Le Seuil, 1982. Coll. Points.

Roland Barthes par Roland Barthes. Paris : Le Seuil, 1975. Coll. Ecrivains de toujours.

Fragments d'un discours amoureux. Paris : Le Seuil, 1977. Coll. Tel Quel.

Leçon : leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France. Paris : Le Seuil, 1978.

Sollers écrivain. Paris : Le Seuil, 1979.

La chambre claire : note sur la photographie. Paris : Gallimard-Le Seuil, 1980. Coll. Les cahiers du cinéma.

POSTHUMES

Le grain de la voix : entretiens 1962-1980. Paris : Le Seuil, 1981.

L'obvie et l'obtus : Essais critiques III. Paris : Le Seuil, 1982.

Le bruissement de la langue : Essais critiques IV. Paris : Le Seuil, 1984.

L'aventure sémiologique. Paris : Le Seuil, 1985.

B. ARTICLES

Ceux-ci sont normalement réunis dans les ouvrages pré-cités. On doit néanmoins en mentionner deux en marge de la production courante de Barthes et un troisième, inédit, paru après sa mort.

Pour une théorie de la lecture

In : Lecture et pédagogie. Orléans : Centre régional de documentation pédagogique, 1973, p. 27-29.

Texte (théorie du)

In : Encyclopaedia Universalis. Paris : Encyclopaedia Universalis, 1980, t. 15, p. 1013-1014.

Encore le corps

In : Critique, 1982, n ° 423-424, p. 654-656.

C. ENREGISTREMENT RADIOPHONIQUE

Où va la littérature ?

In : Dialogues de France-Culture : entretiens R. Barthes et M. Nadeau.
Paris : Radio-France, 1973.

II

SUR ROLAND BARTHES

A. OUVRAGES

CENTRE CULTUREL INTERNATIONAL DE CERISY-LA-SALLE. Prétexte : Roland Barthes.

Paris : Union Générale d'Editions, 1978.

FAGES (Jean-Baptiste). Comprendre Roland Barthes..Toulouse : Privat, 1979.

JOUBE (Vincent). La littérature selon Barthes. Paris : Les éditions de Minuit, 1986.

MALLAC (Guy de) ; EBERBACH (Margaret). Barthes. Paris : Editions universitaires, 1971.

ROGER (Philippe). Roland Barthes, roman. Paris : Bernard Grasset, 1986.

SONTAG (Susan) . L'écriture même : à propos de Barthes. Paris : Christian Bourgois, 1982.

B. ARTICLE

GAILLARD (Françoise). Roland Barthes "sémioclaste" ?

In : L'Arc, 1974, n° 56, p. 21-26.

III

SUR LA LECTURE

A. OUVRAGES

BLANCHOT (Maurice). L'Espace littéraire. Paris : Gallimard, 1955.

GRACQ (Julien). En lisant, en écrivant. Paris : José Corti, 1980.

ISER (Wolfgang). L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique. Bruxelles : Pierre Mardaga, 1985.

JEAN (Raymond). Lectures du désir. Paris : Le Seuil, 1977.

LE GALLIOT (J.), et al. Psychanalyse et langages littéraires : théorie et pratique. Paris : Nathan, 1977.

B. ARTICLES

CERTEAU (Michel de). La lecture absolue : théorie et pratique des mystiques chrétiens : XVI-XVII^e siècles.

In : Problèmes actuels de la lecture. Paris : Clancier-Guénaud, 1982, p. 67-79.

GOULEMOT (Jean-Marie). De la lecture comme production de sens.

In : Pratiques de la lecture. Marseille : Rivages, 1985, p. 89-96.

RICARDOU (Jean). Les leçons de l'écrit.

In : Problèmes actuels de la lecture. Paris : Clancier-Guénaud, 1982, p. 15-20.

SOMMAIRE

I

LE LIEU DE LA LECTURE

1. LA MORT DE L'AUTEUR	4
2. LA LECTURE COMME PRODUCTION	6
NOTES	9

II

LA PLACE DU CORPS

1. APPROCHE DE LA NOTION	12
2. LE CLIVAGE DU SUJET	14
3. PLAISIR ET JOUISSANCE	17
NOTES	21

III

L'ESPACE DU DESIR

1. LECTURE ET ECRITURE	24
2. UNE THEORIE ABSENTE	28
NOTES	33

BIBLIOGRAPHIE

37

